



Trois jours à l'étranger

GILLETTE OPERA — ATTO IV : FUORI ZONA

ÉPISODE 1 - PARTIE B

TROIS JOURS À L'ÉTRANGER

Quand il vint me chercher au pied de mon immeuble ce matin-là, il était très tôt — c'était sa manière de travailler. Il disait toujours que le matin a de l'or dans la bouche, et que tout ce que tu fais, tout ce que tu produis à ce moment-là, ne peut jamais être reproduit l'après-midi. Il était 5 h 30. Il me dit, à demi plaisantant, d'emporter mon passeport, et je répliquai en lui demandant de me dire une bonne fois où diable nous allions vraiment.

La Sicile fait partie de l'Italie, dis-je, nous n'avons pas besoin de passeport pour ça — mais il rit et dit : pour quelqu'un comme toi, habitué à la province, aux petites villes, à ce genre de territoire — si tu te perdais dans une ville comme Catane, un million d'habitants, au moins ils sauraient dire d'où tu viens et te renvoyer chez toi.

Ha ha ha ha ha ha.

C'était sa façon de dire : bonjour Nando, me voilà, et je sais que tu n'es pas un grand voyageur.

Nous arrivâmes au ferry, et il me toisa de haut en bas. Je m'étais acheté un costume bleu pour l'occasion, une chemise bleu clair, une cravate bleue, des chaussures neuves qui grinçaient, et j'avais confiance en toute la mise.

Je m'étais rasé, j'avais mis un de mes classiques après-rasage Gillette, mes cheveux étaient soignés, mon esprit était net, j'avais vraiment de l'allure. Mais quelque chose me fit m'arrêter et réfléchir : je savais qu'il avait une idée en tête, j'ignorais seulement laquelle.

Il me prit par le bras — allons au bar, au premier étage — me dit de le suivre, et une fois arrivés, il m'entraîna droit dans les toilettes des hommes.

Il me dit d'enlever la veste, la cravate, la chemise, de me laver le visage comme il faut et de me débarrasser de ce satané après-rasage — il disait que c'était bon pour les vieux, que ça lui rappelait ce que portait son grand-père, assez fort pour tenir à distance et les moustiques et sa grand-mère.

Il me tendit un foulard ascot pour remplacer la cravate, et une pochette pour ma veste. Puis il m'ôta ma Casio toute neuve, celle avec la calculatrice intégrée, et me donna une montre tout droit sortie de son écrin — une Omega Seamaster, boîtier acier — me dit de la porter au poignet droit, et me glissa au poignet gauche un bracelet blanc argenté.

Je croyais que c'était fini, mais il tira alors de sa poche un petit flacon de parfum français, pour femme, et m'en oignit.

Ça, c'est un parfum de femme, Giorgio, qu'est-ce que tu fabriques ?

Il m'arrêta et dit : les hommes et les femmes portent souvent des parfums conçus pour le sexe opposé, non pour l'odeur qu'ils dégagent, mais pour ce qu'ils sont censés faire. Ne t'inquiète pas, tu comprendras — fais-moi seulement confiance là-dessus.

Mais je ne sais plus si nous allons travailler ou si tu t'es trouvé un prétexte pour aller courir les femmes sans me le dire — préviens-moi, c'est tout.

Il sourit et dit : nous allons travailler, nous ne courons pas les femmes — mais il y a bien une femme en particulier au nom de qui nous devons notre respect, et ne l'oublie jamais : elle s'appelle Tante L'Oréal.

Il était temps de descendre du ferry, de débarquer en Sicile — quoique personne ne nous ait jamais demandé de passeport. Les rues étaient propres, et les gens s'adressaient à nous en employant le « Lei » de politesse, alors que chez nous, en Calabre, nous utilisions toujours le vieux « Voi ». Ce fut la première différence, ma première leçon : nous étions bel et bien à l'étranger.

Ferdinando